

Pézenas, le 12 mai 1950

*Cher Henri,*

*Vous vous souvenez de moi bien entendu, je ne peux l'imaginer autrement. Et paix à l'âme de votre malheureuse cousine Ginou, dont j'ai appris la tragique disparition en 1943 ! Je ne la remercierai jamais assez pour les lettres de votre ami Pierre qu'elle a bien voulu me transmettre à l'époque, au risque d'une belle réprimande de ses parents. Je lui transmets donc au travers de ces lignes mon plus reconnaissant souvenir.*

*J'espère par ailleurs que vous allez bien, et, bien à retardement, je vous félicite aussi pour votre mariage. Je l'ai appris à Montréal vers la fin de la guerre, par une amie de passage, et je suis sûre que Marthe et vous formez un couple des plus assortis. Il est exact, je l'avoue, que j'aurais pu vous écrire à l'époque, mais à vrai dire, j'essayais plutôt à ce moment-là de faire table rase du passé et je vous prie de m'en excuser. Meilleurs vœux de bonheur donc.*

*Mais j'en viens au fait, car je suis sûre que vous vous interrogez sur le motif de cette lettre sortie de quasiment outre-tombe, et croyez-le bien, ma main tremble un peu au moment de l'écrire.*

*Bien des années ont passé en effet ; et me voilà de retour dans ma bonne ville de Pézenas après une expérience douloureuse dont je peine aujourd'hui encore à me remettre. Mais il faut aller de l'avant, me répète mon entourage, et pas seulement familial : oublier les échecs, commencer une nouvelle vie. C'est pourquoi alors je me décide, après bien des hésitations, à prendre cette plume et à vous demander si vous avez encore des contacts avec votre ami Pierre.*

*Voilà, c'est dit. Le plus difficile est fait et j'espère avoir un peu plus de courage pour la suite.*

*C'est à lui que je pense en effet souvent quand ces belles années de notre jeunesse me reviennent en mémoire, et je me demande ce qu'il est devenu. Il a survécu à la guerre, je le sais ; la même personne qui m'a annoncé votre mariage me l'a dit. Je sais aussi qu'il a courageusement combattu dans la résistance ; ce qui ne m'étonne pas. C'était déjà un garçon d'une grande noblesse d'âme quand nous nous sommes connus, d'un grand idéal, et je suis sincèrement fière, moi la fugitive, d'avoir été son amie. Mais ensuite, qu'a-t-il fait de sa vie ? A-t-il repris ses études ? Il était si brillant. Est-il devenu enseignant, journaliste ? Sa plume était si alerte... A-t-il au contraire repris l'exploitation agricole de son père ? Je sais que c'était aussi une aspiration forte chez lui. S'est-il marié enfin ? A-t-il des enfants ? Voilà les questions que je me pose.*

*Bien sûr, je mesure d'emblée ce que cette demande peut avoir de mal venu et c'est pourquoi, je m'adresse à vous et non à lui. Peut être cher Henri, avez-vous en effet la réponse à la plupart de mes interrogations, et soyez certain que je m'en satisferai si vous estimez qu'il est plus sage de ne pas lui faire part de cette démarche de ma part. Je sais trop en effet, ce qu'est la stabilité une fois qu'on l'a trouvée, et surtout le trouble, une fois qu'on l'a perdue, pour risquer de lui faire subir ce que j'ai moi-même traversé.*

*Si toutefois vous estimez possible de lui parler de moi, de ma demande, et si, lui, de son côté, juge bon de me répondre, je vous en remercie d'abord mille fois par avance, et surtout, je me permettrai d'insister sur un point. Un point que seul votre ami Pierre peut éclairer et sur lequel, je le crains, vous ne pourrez m'apporter aucune explication.*

*Voici en bref de quoi il s'agit : Nous avions, Pierre et moi, en juillet 1940 un certain rendez-vous auquel il ne s'est pas présenté. La destination à laquelle nous avions prévu de nous rendre ensemble ce jour-là, je ne peux vous la révéler sous peine de rompre le pacte que lui et moi avions scellé, mais disons que ce départ avorté pour*

lui mais effectif pour moi, a été le début d'une longue errance et de beaucoup de pérégrinations dans les colonies et ailleurs, dont la dernière a été Montréal.

Pourquoi alors ne s'est-il pas présenté au rendez-vous ? Je n'ai jamais eu la réponse, pas davantage de nouvelles de Pierre depuis ce jour-là, et soyez sûr cher Henri, que je me suis posé la question au moins un million de fois. Si donc, par votre entremise, et encore une fois en m'en remettant à votre discernement, ce grand vide au milieu de mon existence pouvait enfin être comblé, je vous en serais reconnaissante au-delà de tout ce que vous pouvez imaginer.

Voilà, je m'arrête là avant que trop d'émotions liées à ces lointains moments ne prennent le dessus.

À bientôt de vous lire donc, j'espère, dans l'espoir de ne pas trop vous causer de tracas et avec mon meilleur souvenir, sans oublier de le transmettre à Marthe que j'espère connaître un jour.

Léonie Demoustier-Valax